Document généré le 11 mai 2024 10:16

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le phénix
Conte futuriste

Christian Roy

Numéro 16, hiver 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15947ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roy, C. (1983). Le phénix : conte futuriste. *Moebius*, (16), 55–64.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRISTIAN ROY

Le phénix
(conte futuriste)

> *«Gloire à la cendre indomptable de l'homme qui revit dans un canon!»*
>
> F.T. Marinetti

New York, le 14 décembre 1945

Cher ami,

Si je t'écris aujourd'hui après tant d'années de silence, c'est que tu es seul à soupçonner l'horreur de cette nuit du 28 au 29 avril 1915 dont j'émergeai pantelant et à jamais transformé, te refusant la moindre explication malgré ton inquiétude. Aujourd'hui qu'un notaire italien m'a plongé dans l'épilogue stupéfiant de cet incident et m'en a fait réaliser la portée démentielle, tu es par conséquent le confident qui s'impose pour une chronique en règle des événements bizarres dont la série commença pour moi en ce soir mémorable où je me résolus enfin à quitter les parages familiers du Quartier Latin pour débusquer les futuristes dans leur repaire de la rue Pigalle.

Tu t'en souviendras, je m'étais pris d'une grande fascination pour ces garnements du monde artistique dont tu m'avais relaté les violents anathèmes lancés contre le culte du passé, la morale sous toutes ses formes et le sentimentalisme sordide que ces italiens francophiles combattaient dans l'Europe lunatique du début du siècle et dont j'avais pu constater les effets débilitants dans mon Canada natal, où mon individualisme forcené, mon anticléricalisme téméraire et mes «mauvaises lectures» systématiques m'avaient valu bien des ennuis, ballotté comme je l'avais été entre des collèges qui n'avaient que faire des esprits forts. Néanmoins, ainsi que tu le sais, j'ai fini par m'en tirer en obtenant de ma famille de pouvoir effectuer des études supérieures à Paris, la capitale de cet «esprit nouveau» que chantait Apollinaire et dont j'entendais bien goûter les plus scandaleuses voluptés intellectuelles...

C'est pourquoi le futurisme exerça sur moi une vive attraction, avec son caractère éminemment

provocateur qui représentait tout ce à quoi j'aspirais dans ce délicieux exil, une bouffée d'air frais après l'odeur de renfermé d'une civilisation passéiste. Telles étaient mes pensées quand le vent me fouetta la figure à la sortie de la station Pigalle du Métropolitain. Et c'est d'un pas qui se voulait ferme, combattant bravement ma timidité, que je me dirigeai vers le café Monico, rendez-vous des futuristes italiens à Paris.

Pénétrant surexcité dans ce saint des saints, je dus me résoudre à franchir péniblement la meute gesticulante des danseurs que j'attendais pourtant, mais qui me fit douter de mes chances de pouvoir établir un contact intéressant avec un artiste dans de telles conditions. Je regrettais presque la témérité de ma démarche lorsque je débouchai de la foule des danseurs pour me retrouver au fond du bistrot, près des tables où j'espérais trouver mon homme. Je repérai à une table tout près de moi un personnage solitaire dont le teint basané et le profil étrusque étaient de bonne augure pour mon entreprise. En cherchant une contenance pour rassembler mon courage, mon regard tomba sur un tract futuriste placardé sur le mur à côté de l'Italien. Je m'approchai pour le lire, dans l'espoir d'y trouver un prétexte pour briser la glace.

Il s'agissait de la «Synthèse futuriste de la guerre», opposant graphiquement le génie créateur (futurisme) des pays alliés, détaillé dans ses formes nationales pour chacun d'eux avec des accolades, à la culture allemande (passéisme) des Empires centraux, dont les tares étaient additionnées par le même procédé. Le beau «=0» qui suivait l'accolade de la Turquie m'arracha un éclat de rire qui attira l'attention de mon futuriste présumé. Assez terrorisé d'être ainsi pris au dépourvu, je sautai tout de même sur l'occasion en lui indiquant le motif de mon hilarité. Il esquissa un sourire. Je lui demandai s'il était futuriste et reçus la réponse attendue. Je m'assis à sa table, lui avouant toute la sympathie que m'inspirait son mouvement et lui démontrant les similitudes entre la situation morale de mon pays et celle de l'Italie. Il sympathisa. L'inexorable était en marche.

Dans la discussion enivrante qui s'ensuivit malgré le tintamarre environnant, nous nous entendîmes rapidement pour dénoncer les valeurs quiétistes, cléricales et immobilistes entretenues par nos compatriotes st pour exulter avec Marinetti «la splendeur géométrique et mécanique et la sensibilité numérique» plutôt que «la courbe languissante des

vieilles architectures», «le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas de course, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing» plutôt que «l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil», bref la puissance et son incarnation moderne la vitesse, qui étaient glorifiées par ce «plus beau poème futuriste» qu'était la guerre en cours. «Car, nous en convînmes tout uniment avec le chef du mouvement futuriste, l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.»

Après ce joyeux échange de clichés futuristes dont mon interlocuteur paraissait avoir perdu l'habitude, d'après l'enthousiasme qu'il mettait à les débiter, celui-ci fit glisser la conversation vers un terrain riche de terribles équivoques qui ne s'imposèrent à ma conscience que beaucoup plus tard. En effet, il invoqua Nietzsche à l'appui de cette dernière affirmation de Marinetti, nommément «le vouloir vivre prenant plaisir à sacrifier ses types supérieurs dans le sentiment exultant de sa fécondité inépuisable», ce dionysisme que l'Italien voyait idéalement incarné dans les convulsions indéfinies du Devenir historique, avec son spectacle grandiose de civilisations glorieuses dont la chute est d'autant plus belle qu'elle est brutale.

«Mon approbation de toute révolution au nom de la beauté du Devenir fait sans doute de moi une sorte d'esthète marxiste, me confia-t-il, non seulement parce que je voudrais précipiter l'Histoire pour que s'accomplisse le Devenir sacré, mais aussi parce que, dépassant l'idéal de «douce tendresse, soeur de la lâcheté», cette «immonde gangrène préludant à l'agonie des peuples» (pour parler marinettien) que les communistes ont en commun avec leurs concurrents anarchistes, je ne vois avec Marx lui-même la solution des contradictions du capitalisme que comme l'antichambre de nouvelles contradictions qui entraîneront à jamais de nouveaux cycles historiques radicalement différents les uns des autres. En fait, parmi tous ces mythes dont le futurisme voudrait débarasser la culture, il en est un qui mériterait au contraire d'être systématiquement repris; c'est le mythe du Phénix, cette créature futuriste par excellence, qui ne se consume au bûcher du Devenir que pour l'exalter en renaissant de ses cendres pour entreprendre un nouveau cycle d'existence transcendant le précédent. Ce mythe, mon cher... vous vous appelez comment déjà?»

— Louis-Philippe Globensky.

— Dante Valerii. Ce mythe, mon cher Globensky, c'est tout le pathos de mon existence et de mon art, qui se

confondront parfaitement ce soir quand je donnerai enfin la touche finale au chef-d'oeuvre sur lequel je travaille depuis trois ans. En fait, c'est pour célébrer en quelque sorte cet accomplissement de ma vie, où tout est consumé — consommé, dis-je, que je suis revenu ce soir au lieu de mes principales fréquentations futuristes avant que j'y mette fin pour me consacrer entièrement au Phénix.

— Voulez-vous dire votre «chef-d'oeuvre»? Qu'est-ce au juste?

— Le terme de «sculpture», même «dynamique» au sens futuriste, serait un euphémisme sacrilège. Je ne l'appelle pas autrement que par le nom de la créature divine qu'il évoque — ou plutôt qu'il invoque... (il fit une pause de quelques secondes, l'air songeur)... et à l'apparition de laquelle je vous convie!

J'acceptai avec enthousiasme cette invitation sybilline à son atelier, n'arrivant pas à croire à une telle chance. Pense un peu: l'esprit le plus téméraire que j'aie jamais connu me considérait avec assez d'estime pour me faire l'honneur de me laisser assister à l'achèvement de son chef-d'oeuvre, que je devinais d'une audace folle et dont la révélation imminente me remplissait par avance d'une délectation fulgurante. C'était l'apothéose de mon esprit aventurier, qui devait bientôt sombrer sur le récif de l'Epouvante.

Mais entretemps, j'étais au septième ciel. Il m'entraîna dehors et, m'invitant à prendre place à son côté dans sa superbe Isotta-Fraschini, me prévint sur un ton qui a posteriori semble monstrueusement badin que sa conception de l'oeuvre d'art achevée se référait à celle des Balinais, «qui ne conçoivent pas le chef-d'oeuvre autrement qu'éphémère, consacré dans sa perfection au cours de grandes cérémonies où il est rituellement brûlé». Je n'eus pas le temps de spéculer sur les implications de cette profession de foi futuriste dans le Devenir nécessairement destructeur et pourtant sacré, car à ce moment la voiture démarra en trombe pour s'engager avec fracas sur le boulevard de Clichy, se faufilant à tombeau ouvert entre des véhicules comparativement poussifs, et effectuer un terrifiant tête-à-queue en voulant faire un virage à 90 degrés dans celui de 45 qui sépare le boulevard de la Chapelle du boulevard de la Villette, où elle répéta cet exploit dans un crissement de pneus et une odeur de caoutchouc brûlé avant de s'élancer comme une locomotive emballée sur le boulevard de Belleville. Je ne tirai pas les bonnes conséquences de l'insouciance avec laquelle

Valerii traitait son joyau mécanique, y voyant une sorte de jeu futuriste plutôt que l'avant-dernière folie d'un homme qui se séparerait bientôt de son jouet vénéré. Sous l'emprise de cette grisante illusion, mon coeur battait à tout rompre tandis que je me cramponnais à mon siège en psalmodiant intérieurement les paroles immortelles de Marinetti:

> «*Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace.*»

quand soudain je fus presque éjecté par un nouveau tête-à-queue à l'angle de la rue de Belleville, dont le bolide de Valerii effectua l'ascension avec une vélocité qui semblait rendre vraisemblable une satellisation au-dessus des Lilas... Au lieu de cela, le flanc de la voiture percuta une maison alors qu'elle allait s'engager dans une rue latérale et mon épaule heurta le mur. Mais l'Italien lança de plus belle son véhicule blessé mais docile dans un dédale de ruelles sombres pour l'y arrêter enfin avec un craquement de pavés et des miasmes succulents de caoutchouc en fusion juste devant la porte de garage d'un atelier mécanique à un étage que les phares de l'Isotta-Fraschini éclairaient. Ils s'éteignirent alors, et dans une obscurité bleuâtre et un silence vibrant de cathédrale par une nuit claire, sous la rosace cosmique de la Voie Lactée, le prêtre du Phénix m'ouvrit sans un mot les portes de son temple. Comme nous y pénétrions avec une solennité qui, dans mon cas, confinait à la perplexité et s'accompagnait d'un irrépressible tremblement nerveux sans doute prémonitoire, mon hôte abaissa une série de commutateurs, mettant progressivement en branle une hallucinante chorégraphie technologique.

Des éclairs violacés surgirent d'abord en divers points de l'atelier, même à une hauteur qui indiquait que le plancher de l'étage avait disparu. Des réseaux luminescents d'ions en transit se formèrent ça et là entre divers appareillages électriques méconnaissables, éclairant davantage la gigantesque structure qui occupait tout le volume de la bâtisse jusqu'alors plongée dans une obscurité que la lumière orangée s'échappant

des interstices des portes de quelques fournaises au niveau du sol entamait à peine. Des mouvements d'objets métalliques plus ou moins massifs s'amorcèrent dans la pénombre avec des crissements de mauvaise augure, suivis d'explosions libérant des liquides incendiaires qui dessinèrent bientôt en crêtes de flammes les contours d'un amalgame hétéroclite de tubulures de toutes dimensions, qui se terminaient parfois abruptement dans le vide au milieu d'un chaos de mécanismes dépareillés dont l'éclat d'une immense flamme verte surgie je ne sais d'où me révéla, à mon extase équivoque, entre le ravissement et le scandale, la stupéfiante nature.

Autour d'une plate-forme centrale surélevée, du pourtour de laquelle rayonnait vers le plafond du bâtiment une spirale d'acier qui y était ancrée, tout n'était qu'enchevêtrement fantastique de poutrelles de toutes dimensions et de chaudières de toutes origines, de conduites de gaz et de câbles électriques ou de traction, de courroies de transmission et d'arbres à cames, d'engrenages plus ou moins articulés animant des roues de locomotive décentrées qui entraînaient dans leurs mouvements variés et excentriques les mécanismes de l'engin épileptique et de plus en plus chambranlant, dont la vibration rauque se transmettait à l'édifice qui geignait de façon inquiétante, alors que d'autres roues, bielles et volants, et même des hélices, tournoyaient dans le vide en oscillant et finissaient souvent par tomber, désarticulés, sur un accumulateur, un moteur diesel ou une fournaise, qui répandaient l'incendie dévorant ce dragon dyspepsique en lui arrachant des gémissements d'acier tordu, des cris stridents de conduites crevées, des bourdonnements électriques, des crissements de métaux en friction et la résonance sourde ou tintante des mobiles en collision, le tout pétant joyeusement en libérant dans une atmosphère saturée d'électricité statique un mélange pestilentiel d'exhalaisons d'ozone, de bakélite, de gaz d'échappement et de métal incandescent, tandis que j'exultais, retourné comme un gant devant cette célébration de l'Ephémère tragique débordant de vie, c'est-à-dire de puissance, sous la forme futuriste idéale de la Machine souveraine et folle, délirante incarnation du Phénix dont l'apothéose était pourtant à venir.

En effet, Valerii que j'avais perdu de vue m'interpella alors de l'extérieur. Me retournant vivement, je fus ébloui par l'éclat soudain des phares de la voiture qui démarrait pendant que son propriétaire

me lançait dérisoirement: «Vous aimez?», sans obtenir de réponse, car je cherchais en vain l'euphémisme le moins grossier possible pour qualifier la «chose» qui agonisait devant nous. Il parut interpréter correctement mon silence fébrile, car il s'écria alors d'un ton enjoué (le monstre!):

«Vous n'avez pourtant encore rien vu! Ma touche finale, la voici!»

Sur ce, il fonça droit sur moi avec son automobile, que j'évitai de justesse en me précipitant éberlué vers la cloison où je m'appuyai juste à côté de la porte en me relevant à demi, car j'étais tombé. Je vis alors halluciné le bolide de Dante Valerii accéder par un plan incliné à la plate-forme que soutenait la spirale métallique ancrée au plafond, qui s'abaissa brusquement en culbutant de ses spires les rouages axifuges et les armatures saillantes de ce dragon mécanique qui déversa sur son créateur ses viscères enflammées en entraînant au passage sous leur poids la spirale affaissée, la déracinant de son socle de l'étage pour l'abattre comme un ressort gigantesques soudain détendu sur ce Walhalla futuriste qui éclata alors en fragments incandescents, achevant d'ébranler l'édifice dont le plafond s'écroulait déjà et me forçant à sortir de ma stupeur et de cet enfer dont les murs convergents dans leur chute étouffèrent les derniers hurlements du Phénix foudroyé, sans pouvoir en atténuer pourtant les relents électro-chimiques, ni la terreur panique qui me chassa du théâtre de cet holocauste pyrotechnique.

Le reste de cette nuit fatidique consista pour moi en une course éperdue pour fuir l'abomination dont le témoignage rétrospectif de mes sens infirmait l'évidente nature cauchemardesque. Je n'émergeai de ce marathon onirique que lorsque l'aube me surprit au pied de la Colonne de Juillet, sur la Place de la Bastille hantée par les fantômes de trois révolutions qui, en évoquant les paroles prononcées la veille par ce personnage kafkaïen qu'était Dante Valerii, m'obligeaient à reconnaître l'inadmissible réalité de mon aventure, que je me jurai pourtant de ne jamais raconter à âme qui vive, car je n'avais pas envie de me remuer le fer dans la plaie en me laissant soupçonner de folie. Du moins c'est ce que je me disais en rentrant sur le VIe, qui motiva mon refus de t'éclairer sur la nature de mon trouble apparent et la motivation de mon retard inquiétant lorsque tu m'accueillis à notre appartement de la rue Christine. Je fus confirmé dans cette résolution quand j'appris par les journaux qu'*aucun corps n'avait été*

retrouvé sous les décombres de l'explosion de Belleville, comme on la désignait. En fait, je réalise aujourd'hui que cet incident terrible et délirant marqua pour moi le début d'une réaction traumatique qui me poussa à renier les velléités révolutionnaires qui m'avaient jeté dans les rets de Dante Valerii, en m'y empêtrant encore davantage par la sympathie navrante que j'entretins un temps pour le fascisme...

C'est ici qu'intervient ce notaire italien dont la visite a motivé que je brise mon silence de trente ans sur les événements de la nuit du 28 au 29 avril 1915. Car, vois-tu, *ce notaire était l'éxécuteur testamentaire de Dante Valerii, m'apportant ses cendres avec la nouvelle que je suis l'unique légataire de sa fortune de dignitaire fasciste!* Tu m'as bien compris: Dante Valerii n'est pas mort consumé dans l'exaltation suicidaire d'un Devenir fétichisé. Enfin, pas quand je l'ai cru, car il fut parmi les premiers à s'enrôler (sous un nouveau nom) quand l'Italie entra en guerre du côté des Alliés le 23 mai 1915 (moins d'un mois après l'incident de Belleville) à la plus grande joie des futuristes, qui militaient à cette fin depuis le début du conflit. Pourtant Valerii n'eut pas le moindre contact avec ceux-ci; en fait, on ne lui connut plus la moindre préoccupation artistique au cours de sa nouvelle carrière — je pourrais dire de sa nouvelle vie, car cet ermite que j'avais connu, faisant la connaissance d'Italo Balbo dans les Alpini où ils servaient tous deux, le suivit désormais comme son ombre dans son ascension comme dans sa chute (le jeu de mots n'est pas prémédité), devenant comme lui après la guerre un aviateur chevronné, participant aux nombreux raids transatlantiques de son nouveau mentor et l'accompagnant au ministère de l'Air du régime fasciste en tant que secrétaire particulier. Il devait conserver ce poste avec la déchéance de Balbo, dont l'opposition à la formation de l'Axe Rome-Berlin lui valut d'être écarté par le Duce, qui le nomma gouverneur de Libye en 1939. C'est dans cette colonie que Dante Valerii rencontra son destin pour une seconde fois en juin 1940, alors qu'il périt avec le maréchal dans leur avion abattu par la DCA italienne par inadvertance, à ce qu'il paraît...

Pourquoi donc a-t-il fait en sorte par son testament que je sois mis au courant de toutes les péripéties de sa nouvelle existence? A bien y penser, je discerne maintenant deux motifs principaux à ces révélations. Tout d'abord, il s'agissait de me faire comprendre que j'avais été l'objet d'une plaisanterie d'impensables proportions, la dupe d'une effroyable

mise en scène où il me démolissait cordialement pour m'annoncer à titre posthume que c'était pour rire et que j'avais marché jusqu'au bout, me retrouvant même à une certaine époque du même côté que lui idéologiquement. Dans une telle perspective, sa désinvolture du soir fatidique où il improvisa génialement ce tour pendable perd ce caractère d'absurdité tératologique qui donnait à son rituel infernal une bonne part de son pouvoir psychologique destructeur.

Le mystère de sa survie à son spectaculaire suicide reste pourtant complet, et m'amène à envisager, ne serais-ce que pour scruter les motifs de ces diverses impostures, l'hypothèse inadmissible en tant que telle d'une régénération cathartique par le feu de cet adorateur du Phénix, qui renaîtrait de ses cendres pour devenir l'antithèse de ce qu'il avait été jusqu'alors, un militaire fasciste étranger à l'Art là où un soi-disant «esthète marxiste» étranger à l'Ordre vivait retiré du monde en rêvant de ses brutales transformations. A bien y penser, celles-ci sont peut-être la clé des intentions de Dante Valerii: ne voulait-il pas reproduire à l'échelle individuelle les sublimes convulsions de l'Histoire glorifiées par le futurisme? Mieux encore, sachant que les futuristes italiens se sont très vite ralliés au fascisme (dont Italo Balbo fut un des premiers défenseurs) et que c'est justement l'impulsion donnée par le régime fasciste à l'aviation (notamment militaire) qui stimula le plus l'enthousiasme des futuristes tardifs, ne peut-on considérer la vie même de Dante Valerii comme une sorte de poème épique futuriste au même titre que la guerre que Marinetti exaltait? Il faudrait alors quelqu'un pour prendre connaissance de ce poème-vie et l'apprécier à sa juste valeur. C'est donc moi que le poète a désigné pour saisir la beauté tragique de l'hymne au Phénix qu'il composa à même une existence dont il me transmet les gains matériels par la même occasion, peut-être comme futile dédommagement et parce que je suis la personne qui comptait le plus pour lui à part lui-même, étant le témoin privilégié de son art occulte. Le problème, c'est que je ne suis plus futuriste depuis belle lurette et que ma rancoeur envers l'artiste m'empêche d'apprécier son chef-d'oeuvre. Mais pour un futuriste, l'art ne peut-il pas être que violence, cruauté et injustice?

Je tiens donc la clé de l'énigme qu'a voulue me poser Dante Valerii et pour laquelle il a sacrifié sa vie. L'ignoble taquin continue cependant de me harceler par

un double mystère: comment s'est-il tiré de l'enfer où je l'ai pourtant bien vu sombrer, et surtout, pourquoi m'a-t-il fait parvenir, dans ce que j'espère seulement une ultime boutade macabre, cette urne funéraire contenant ses cendres et sur laquelle est gravé cet extrait d'un obscur poème de Shakespeare («The Phoenix and the Turtle»)?

Beauty, truth and rarity,
Grace in all simplicity,
Here enclos'd in cinders lie.

Death is now the phoenix' nest,
And the turtle's loyal breast
To eternity doth rest,

Leaving no posterity: -
'Twas not their infirmity,
It was married chastity.

Truth may seem, but cannot be:
Beauty brag, but 'tis not she;
Truth and beauty buried be.

To this urn let those repair
That are either true or fair;
For these dead birds sigh a prayer.

Je suppose que les oiseaux morts dont il est question sont sensés évoquer Valerii et Balbo, tous deux aviateurs. Quant à la chasteté de la tortue et du phenix, elle recouvre peut-être quelque trouble penchant de l'amitié des deux hommes. Pour ma part, je me sens visé par ce vers souligné manifestement pour attirer mon attention et qui m'avertit de ne pas me fier aux apparences de la réalité. Tu me diras que cette interprétation est celle d'un esprit perturbé et tu auras sans doute raison; mais vois-tu, un doute m'assaille quant aux propriétés des cendres du Phénix que prétend être Dante Valerii. A vrai dire, et je n'en dirai pas plus pour ne pas me ridiculiser (s'il n'est déjà trop tard). c'est avec une crainte plus que superstitieuse que je considère le contenu de l'urne que m'a léguée dans dieu sait quel inavouable dessein ce diabolique plaisantin de Dante Valerii. Qui sait? Peut-être ce doute est-il la véritable touche finale du chef-d'oeuvre du plus génial et du plus fou des futuristes.

A moins que... mais n'insistons pas.

Anxieusement, L.-P.